

ÉTIENNE ACHILLE ET LYDIE MOUDILENO

MYTHOLOGIES POSTCOLONIALES
POUR UNE DÉCOLONISATION DU QUOTIDIEN

ÉDITIONS HONORÉ CHAMPION
PARIS

TOPONYMIE RÉPUBLICAINE : IMPASSE GÉNÉRAL BUGEAUD

*As-tu vu la casquette, la casquette,
As-tu vu la casquette du père Bugeaud ?
Elle était faite en peau de chameau,
La casquette, la casquette.
Elle était faite en peau de chameau,
La casquette du père Bugeaud.*

Des générations de Français connaissent le refrain de cette chanson répertoriée dès la fin du dix-neuvième siècle, qu'un geste rapide situerait dans la catégorie de la chanson enfantine, entre « Frère Jacques » et « Fais dodo, Colas mon p'tit frère »⁵⁴. Mais combien de ceux qui la fredonnent et l'entendent aujourd'hui savent qui était ce fameux « père Bugeaud » ? Si la bonhomie du titre et la frivolité apparente des paroles peuvent faire penser de nos jours à une chansonnette ludique, il n'en est rien : il s'agissait originellement d'un chant militaire faisant référence à une attaque nocturne des troupes d'Abd el-Kader, le chef de file de la résistance anticoloniale algérienne entre 1832 et 1847, sur celles de Bugeaud au cours de laquelle ce dernier avait combattu, selon la légende, en bonnet de nuit. La casquette en question n'est donc pas, comme on pourrait le croire, celle d'un brave paysan, mais celle, militaire, d'un maréchal en charge de la conquête de l'Algérie suite au débarquement français à Alger en 1830⁵⁵. Il est évident que la signification originelle de la chanson s'est délitée au fur et à mesure que la figure du Maréchal Bugeaud, conjointement au savoir culturel lié à l'entreprise coloniale française, disparaissait progressivement de l'imaginaire collectif. Il n'est donc pas surprenant que ce refrain, au lieu d'être aujourd'hui associé à d'autres célèbres chansons populaires dites coloniales telle

⁵⁴ Comme cela est le cas dans la classification de Charles-Marie Widor, « Vieilles chansons et rondes pour les petits enfants, notées avec des accompagnements faciles », *Gallica*.

⁵⁵ Pour plus d'informations sur Bugeaud, nous renvoyons le lecteur aux écrits du Maréchal rassemblés et édités par Paul Azan dans un ouvrage intitulé *Par l'épée et la charrue. Ecrits et discours de Bugeaud*, Paris, P.U.F, 1948. Voir également Jennifer E. Sessions, *By Sword and Plow : France and the Conquest of Algeria*, Ithaca, Cornell University Press, 2011. Le titre de l'ouvrage reprend la devise du Maréchal empruntée à la locution latine *Ense et aratro*.

« La Petite Tonkinoise » popularisée par Joséphine Baker dans les années soixante, soit plutôt lié, sur des bases mélodiques et rythmiques, à des comptines pour enfants comme il y a plus d'un siècle... Mais si Bugeaud ne fait plus forcément signe, il est intéressant de constater que la chanson populaire française est loin d'être le seul domaine où le Maréchal a laissé une trace dans le quotidien.

Cette « présence » de Bugeaud en France prend des formes diverses, plus ou moins visibles. La première, physique, se trouve aux Invalides, ou plus exactement au Panthéon militaire des Invalides, un de ces « lieux de mémoire » dédiés aux grands hommes de la nation française où le Maréchal a sa tombe. Adoubé personnage majeur de l'Histoire de France, Bugeaud fait partie intégrante du roman national, réinventé sous la III^e République, popularisé par l'école républicaine de l'époque, et destiné à entretenir un sentiment d'appartenance et de fierté patriotique envers la France éternelle⁵⁶. Or, les livres d'histoire et les Panthéons officiels ne sont pas les seuls garants de la mémoire, des valeurs et des idéaux français. Plus proche, plus omniprésente, la sphère publique est aussi un lieu d'écriture et de lecture du roman national⁵⁷. Une multitude de Panthéons populaires, plus protéiformes encore, est disséminée dans les villes, les bourgs et les villages où les grands marqueurs de la mémoire collective française côtoient des figures locales, régionales, voire venues de l'étranger. Si celles-ci sont véhiculées de façon moins spectaculaire, leur visibilité n'en est pas moins immédiate et révélatrice. Le Panthéon du quotidien qu'est la rue relève d'un éventail de choix imposés au citoyen lambda par la République (notamment à travers les

⁵⁶ Le roman national articulé à la fin du siècle dernier continue d'ailleurs de fournir un point d'ancrage identitaire majeur, comme en atteste la récente polémique concernant la réforme des programmes d'histoire du collège (printemps 2015). Cette tentative à la fois remarquable et peut-être maladroitement formulée de réinscription de l'histoire coloniale dans celle républicaine a été dénoncée par certains historiens comme un sacrifice de la mémoire nationale et ses grandes références, au profit d'une relecture multiculturaliste culpabilisante. Cette position n'est pas nouvelle. Tout comme Pascal Bruckner, Daniel Lefeuvre par exemple, spécialiste de l'histoire de l'Algérie, appelle depuis plusieurs années à « en finir avec la repentance coloniale », et s'attaque à ceux qu'il accuse à son tour d'être des mystificateurs de l'Histoire, ou « faux-historiens ».

⁵⁷ Contrairement aux États-Unis où de nombreuses rues portent des noms d'arbre, de fleurs, ou sont numérotées. Pour autant, suite à l'attaque meurtrière d'une église fréquentée par la communauté afro-américaine de Charleston (Caroline du Sud) en juin 2015, le débat sur le retrait du drapeau confédéré des façades des institutions a mené à la mise en évidence, dans le sud des États-Unis, de l'existence de nombreux signes –y compris les noms de généraux confédérés ou de « *white supremacists* » donnés à certaines voies de communication– dont le sens renvoie aux questions d'inégalités raciales qui gangrènent le pays depuis sa conception.

initiatives municipales) ou plus récemment émanant d'associations ou de particuliers⁵⁸. Ils redoublent parfois ceux des grands sites mémoriels parisiens. Voilà comment le Maréchal Bugeaud peut être à la fois enterré aux Invalides et surgir au croisement de nombreuses voies de France. C'est le cas à Paris dans le 16^e arrondissement où son avenue rayonne de la place Victor Hugo, avec les avenues Poincaré et Hugo et les rues Boissière et Copernic. En banlieue, Meudon-la-forêt s'est dotée d'un square Général Bugeaud et Sevran d'une allée du Maréchal Bugeaud. A Toulon, une avenue porte le nom du Maréchal, de même qu'une rue à Nœux-les-Mines. Dans le 6^e arrondissement lyonnais, perpendiculaire à la rue Du Guesclin, la rue Bugeaud voisine celles Bossuet, Fénelon et Molière. En Dordogne, où il fut député, l'homme possède une place à son nom, et en Corrèze, une avenue à Brive-la-Gaillarde. Sa statue et sa fontaine se trouvent à Excideuil dans la ville où il fut maire. Marseille, Albertville, Brest et Tours ont également leur rue Bugeaud.

Bugeaud n'est pas un cas unique. La présence des Maréchaux Lyautey, Gallieni et Joffre, par exemple, pourrait faire l'objet d'analyses similaires. On ne compte plus les voies et bâtiments publics portant leurs noms, et si une seule aurait pu passer inaperçue, la prolifération de ces voies sur l'ensemble du territoire témoigne d'un certain consensus et du pouvoir de signification attaché à ces patronymes au moment de ces choix. Qu'évoquent ces noms, celui de Bugeaud comme d'autres, pour les Français aujourd'hui⁵⁹ ? On se doute que la chanson de la casquette ne provoque pas le même écho chez tout le monde. Certains, peut-être les plus anciennes générations, connaissent les détails de l'histoire, d'autres au contraire n'en ont aucune idée. Rappelons brièvement quelques faits de carrière de Thomas Robert Bugeaud, et de ses compatriotes Hubert Lyautey, Joseph Gallieni et Joseph Joffre.

Pour ses contemporains et tout au long de la III^e République à venir, Bugeaud, immortalisé par les livres scolaires et à destination de la jeunesse de l'époque⁶⁰, est indissociable de la colonisation de l'Algérie dont il a été

⁵⁸ Pour plus de détails sur la « républicanisation de l'espace », voir Bernard Richard, *Les Emblèmes de la République*, Paris, CNRS Éditions, 2012.

⁵⁹ On notera qu'il ne s'agit pas seulement des Français. Sachant par exemple que Paris est l'une des villes les plus visitées du monde, on peut se demander ce que les touristes entendent dans ces noms.

⁶⁰ Pour plus de détails sur la place centrale qui est donnée à Bugeaud dans la littérature de jeunesse et les manuels scolaires pendant la période coloniale, voir Guillemette Tison, « La conquête de l'Algérie racontée aux enfants », *Strenæ* 3, 2012. L'auteure y détaille la figure de grand homme assignée à Bugeaud, et ce jusque dans *Notre premier livre d'histoire* de Bernard et Redon, édition de 1954, où le Maréchal est présenté comme un « officier de grande valeur militaire, dominant ses hommes, mais aussi homme simple, familier même, soucieux

gouverneur (1840-47) et en particulier de la capture d'Abd el-Kader. Bien qu'il ait participé aux guerres napoléoniennes, c'est pendant sa campagne algérienne, en 1843, que Bugeaud reçut la Grand-croix de la légion d'honneur et fut nommé Maréchal. Une vingtaine d'années plus tard, sous le Second Empire, l'avenue parisienne qui lui est dédiée est inaugurée (1864). La plupart des maréchaux de la III^e République sont honorés par des noms de rue sous ce régime politique dont les références sont massivement imposées dans l'espace public⁶¹, comme à Paris, où les avenues Lyautey et Gallieni (dont les plaques mentionnent le grade de Maréchal) datent, respectivement, de 1929 et 1921 (cette dernière portait le titre de « Général Gallieni » depuis 1914). La place Joffre, dans le 7^e arrondissement de Paris, a de son côté été inaugurée en 1933. Les trois hommes ont en commun de s'être illustrés, notamment en tant que Ministres de la Guerre pour Lyautey et Gallieni, pendant la Première guerre mondiale au cours de laquelle Joffre s'est distingué lors de la célèbre bataille de la Marne. Ces hommes sont aussi, et c'est cela qui nous intéresse, des Maréchaux (distinction décernée en 1916 à Joffre et qui a été octroyée en 1921 à Gallieni et Lyautey) dont les carrières ont été effectuées en grande partie dans les colonies, que cela soit au Maroc pour Lyautey (qui a été aussi le commissaire de l'Exposition Coloniale de Vincennes en 1931) ou à Madagascar pour Gallieni et Joffre qui a aussi participé à la guerre franco-chinoise qui mènera à l'établissement de l'Indochine française. Leur chemin se sont ainsi croisés dans les possessions françaises dont ils ont été, comme Bugeaud en Algérie, les « pacificateurs », les administrateurs coloniaux et véritablement, selon l'expression de Robert Delavignette, les « constructeurs de la France d'outremer »⁶².

Bien que de nombreux facteurs entrent en jeu lors du processus de dénomination toponymique, ce sont sans aucun doute les hommes qui ont participé à la construction de la plus grande France et au rayonnement des valeurs universelles républicaines qui ont été glorifiés, à travers l'inscription

de la terre à mettre en valeur » (Guillemette Tison, *op. cit.*). Notons qu'il existe une édition ultérieure de manuel datant de 1966.

⁶¹ Comme l'explique Daniel Milo, « Une conjoncture extrêmement favorable a permis ainsi au panthéon de la III^e République d'envahir la scène urbaine française, la croissance spectaculaire des villes coïncidant avec l'adoption définitive du système honorifique national. Elle a bénéficié, en outre, de la longévité d'un régime qui a duré autant que le Consulat et l'Empire, la Restauration, la Monarchie de Juillet, la II^e République et le second Empire additionnés » (Daniel Milo, « Les noms des rues », dans *Les Lieux de mémoire* (vol. 2), éd. P. Nora, Paris, Gallimard, 1986, p. 309).

⁶² Concernant ces grandes figures du colonialisme français, voir Robert Delavignette, et Charles André Julien, *Les Constructeurs de la France d'outre-mer*, Paris, Corrêa, 1946. Les

dans l'espace public de « la geste coloniale »⁶³, à une époque où l'État français avait fait de la colonisation son grand projet de légitimation et d'unification. Tout comme l'histoire coloniale est inséparable de l'histoire de France, le Panthéon de la III^e République est donc aussi constitué d'un panthéon colonial qui se visite et se consolide constamment dans notre environnement quotidien, et dont les Bugeaud, Gallieni, Lyautey et Joffre sont parmi les plus illustres représentants. La culture coloniale se dissémine en partie autour de ces figures colporteuses de mythes, à travers l'espace public ou à l'école républicaine obligatoire qui lui permettent de s'ancrer dans la nation française.

Il ne s'agit pas de faire le procès de la République française, ni de mettre en cause ces hommes individuellement, en dénonçant cette composante coloniale qui a été inévitablement exaltée à une époque où cette idéologie triomphait en Occident. Il s'agit en revanche, pour la tâche qui nous occupe de décoloniser le quotidien, de chercher à comprendre comment et pourquoi ce processus se poursuit tout au long du vingtième siècle et comment leur présence continue à faire signe. En effet, plusieurs établissements scolaires ouverts après 1962, date de l'indépendance de l'Algérie, ont été baptisés en hommage à l'un de ces Maréchaux. Ceci s'explique parfois par le fait que l'établissement porte le nom de la voie dans laquelle il se trouve. C'est le cas de l'école maternelle Bugeaud (1969) à Brest, des deux écoles Lyautey (1976) à Caen, des écoles Gallieni (1965) à Reims et à Nogent-sur-Marne (1965). Mais la coïncidence n'existe pas dans le cas des écoles Lyautey (1973) d'Allonnes et de Riedisheim (1990), du collège Lyautey (1969) de Contrexéville ou du collège Joffre (1967) de Rivesaltes. Quant au lycée Gallieni (1973) de Fréjus, il se trouve, tout comme la piscine du même nom, rue du Maréchal... Lyautey. Ces choix toponymiques à connotation coloniale interpellent car non seulement les trois hommes étaient morts depuis plusieurs décennies, mais on aurait pu croire que la France les avait déjà largement honorés. Le transfert, à la demande du Général de Gaulle, de la dépouille du Maréchal Lyautey aux Invalides en 1961 peut en partie expliquer ces décisions. Mais quelles qu'aient été les motivations de de Gaulle, le fait que cette initiative ait été prise en pleine guerre d'Algérie est frappant et n'est peut-être pas une coïncidence. La résurgence quasi-immédiate de ces toponymes dès les années soixante en dit long sur l'enracinement de l'idéologie coloniale dans les imaginaires : les références du roman national

auteurs consacrent des chapitres à Bugeaud, Gallieni et Lyautey mais aussi à Faidherbe ou Savorgnan de Brazza entre autres.

⁶³ Voir Reine-Claude Grondin, *L'Empire en Province. Culture et expérience coloniale en Limousin (1830-1939)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2010.

de la III^e République pouvaient alors être reprises sans que leur dimension coloniale ne soit considérée de façon critique. De plus la question des conséquences de la colonisation sur la société française hexagonale n'était pas encore devenue un sujet de recherche comme cela est le cas depuis quelques années. Mais l'école Lyautey de Riedisheim dont la date d'ouverture est le 1^{er} septembre 1990 renvoie à un contexte différent. A ce point en effet, en pleine « affaire du voile » de Creil⁶⁴, les thèmes de l'intégration et de l'identité nationale avaient déjà pris une certaine ampleur dans le débat public. L'exemple de Riedisheim nous amène à poser la question suivante concernant les patronymes de ces Maréchaux : de nos jours, que signifient, ou plutôt, *comment* signifient ces noms ?

Il est ici nécessaire de rappeler que Barthes s'était intéressé à la ville de manière sémiotique. Dans un court article intitulé « Sémiologie et urbanisme », il soulignait la « nature essentiellement signifiante de l'espace » notamment urbain⁶⁵. Il y explique que « la cité est un discours et ce discours est véritablement un langage »⁶⁶. D'autres ont, après lui, souligné l'importance d'un travail sur les odonymes⁶⁷. Daniel Milo y consacre une section dans les *Lieux de mémoire* de Pierre Nora où il les présente comme les « manifestations de la mémoire collective d'une communauté »⁶⁸. De même, Dominique Badariotti parle des rues comme d'« un immense tableaux d'affichage de nos représentations culturelles et des symboles que nos sociétés cherchent à promouvoir »⁶⁹, et insiste dans son article « Les noms de rue en géographie. Plaidoyer pour une recherche sur les odonymes » sur la nécessité d'en interpréter les sens, dans la mesure où « derrière l'immense index des substantifs utilisés semble se dessiner un ordre qui ne peut être

⁶⁴ En septembre 1989, suite à leur refus de retirer leur voile dans l'établissement, trois élèves musulmanes du collège Gabriel-Havez de Creil sont exclues, avant d'être réintégrées quelques semaines plus tard. Connu sous le label « affaire du foulard », cet événement est à l'origine de l'un des premiers –et des plus marquants– débats sur la laïcité.

⁶⁵ Roland Barthes, « Sémiologie et urbanisme », *L'architecture aujourd'hui* 153, Déc. 1970-Janv. 1971, p. 11.

⁶⁶ Roland Barthes, « Sémiologie et urbanisme », *op. cit.*, p. 12.

⁶⁷ L'odonyme est « un nom de lieu qui se réfère à une voie de communication » (Dominique Badariotti, « Les noms de rues en géographie. Plaidoyer pour une recherche sur les odonymes », *Annales de géographie* 111, 2002, p. 287).

⁶⁸ Daniel Milo, *op. cit.*, p. 285.

⁶⁹ Dominique Badariotti, *op. cit.*, p. 285-86.

fortuit »⁷⁰. Répondant à l'invitation de Barthes, nous voudrions esquisser une sémiologie de la cité à partir d'une des unités du paysage sémiologique : les toponymes, ou plus précisément les odonymes que nous considérons comme des vecteurs privilégiés de l'idéologie nationale dans l'espace public. Nous voudrions nous arrêter sur un signifiant qui orne les plaques de nombreuses rues de France de Paris à Marseille ou à Montpellier, le nom propre « Bugeaud ». Il s'agira dans la seconde partie de ce chapitre de proposer différentes lectures potentielles du mythe associé à ce signifiant en considérant trois modalités possibles de consommation : l'ignorance, l'indifférence et l'hyperconscience⁷¹.

La première de ces trois catégories sera celle dite, sans connotation péjorative, « ignorance », conséquence de la disparition totale de la signification originelle provoquée par la progressive dissipation de la dimension coloniale du savoir culturel français et de la mémoire collective⁷². Nous l'appliquerons à ceux pour qui les noms de Bugeaud, Gallieni ou Lyautey donnés à une voie ou autre n'évoquent rien et ne peuvent pas être connectés à un savoir préalablement acquis concernant ces hommes. Dans cette catégorie nous plaçons les personnes qui ignorent le fait que la rue où elles se trouvent porte le nom de Bugeaud. Pour ces gens, l'allée du Maréchal Bugeaud est un élément strictement spatial, un lieu innommé qui n'existe que ponctuellement, et qui peut éveiller des souvenirs, être associé à la présence d'un établissement, d'une connaissance ou à un événement quelconque qui s'y serait déroulé. Dans ce cas, le mythe est stérile, il ne concerne pas ces personnes. Autre possibilité : le message linguistique est identifié. Par un effet de récurrence visuelle, le grade de maréchal ou général devient indissociable du nom, octroyant un sens minimal – dont la composante coloniale est absente – à la plaque⁷³. La volonté de rendre hommage à Bugeaud est aisément saisie, la plaque devient signifiant mythique. La France

⁷⁰ *Ibid.*, p. 286. De même, Jean-Claude Bouvier explique qu'« Il s'agit d'expliquer les noms que les hommes ont donnés et continuent à donner aux lieux qu'ils fréquentent, de comprendre comment et pourquoi ils les ont ainsi désignés et par là d'essayer de définir les représentations de l'espace de la vie en général que révèlent ces dénominations toponymiques » (*Les Noms de rues disent la ville*. Paris, Bonneton, 2007, p. 9).

⁷¹ Certains en imagineront d'autres, mais ces trois modalités nous semblent représentatives des attitudes potentielles de la majorité de la population. Pour une version condensée de ce chapitre, voir « Sémiologie urbaine postcoloniale : Impasse Général Bugeaud », éd. Gayle Zachmann, *Romance Studies* 3-4, 2017, p. 139-51.

⁷² Pour Daniel Milo, au sujet des toponymes, « le plus souvent son sens originel est perdu pour toujours » (*op. cit.*, p. 285). Ce constat s'applique particulièrement au domaine colonial.

⁷³ Quand le grade apparaît sur la plaque, ce qui n'est pas toujours le cas. Le concept adopté instinctivement peut alors s'avérer différent, il est possiblement démilitarisé, et la signification sera alors celle du génie de la nation française.

(hexagonale dans ce cas) est un pays dont l'histoire enseignée est celle d'une succession de conquêtes, d'agrandissement du territoire et de défense de celui-ci par des figures héroïques sacrifiées dont la République assure l'immortalité : ce concept est inconsciemment adopté, et la signification mythique qui en découle est celle de la France éternelle et de la patrie reconnaissante. Ce mythe est bien ancré dans les imaginaires, mais, sous cette forme précise, il demeure paradoxalement fragile. La flexibilité du sens fait que la forme, tout en évacuant cette contingence afin de permettre la réception du signifié, ne peut s'y enraciner privant par conséquent le signifiant de son indispensable ambiguïté et de sa résistance. Le concept emplit alors un signifiant mythique vide, sans présence préalable et donc arbitraire, ce qui mène à une signification quasi symbolique. De plus, le signe s'avère insignifiant sur le plan colonial car il s'appuie sur un signifiant et un concept qui n'ont pas toute leur valeur originelle.

La seconde catégorie rassemble les « indifférents ». Sous cette rubrique nous plaçons ceux qui ont une connaissance soit détaillée, soit partielle de la carrière de l'homme. Le signifiant originel peut être ainsi conservé à un niveau basique. Le nom de Bugeaud est vaguement familier, la personne concernée sait qu'il s'agissait d'un militaire et associe le personnage à l'Algérie française sans que ce patronyme n'évoque davantage. Après tout, l'avenue Bugeaud à Paris est dans le même arrondissement que l'ambassade et les services consulaires de la République d'Algérie, (situés 11, rue d'Argentine). Par exemple, cette personne n'a pas connaissance de la pratique des « enfumades » ni du nombre de victimes occasionné par les quinze ans d'opérations militaires nécessaires à la « pacification » du pays à partir de 1830⁷⁴. Ou bien le sens originel est entièrement conservé, l'attribut colonial de Bugeaud est tout à fait connu, y compris les méthodes de répression et le bilan humain. Dans les deux cas, les associations résultant de la vivacité de l'idéologie coloniale dans l'imaginaire collectif orientent la lecture du signifiant vers un mythe qui ne demande qu'à être reconnu, même si sa faculté d'interpellation et son caractère impératif peuvent éventuellement être érodés. Cette combinaison entre internalisation et manque de débat, absence de position claire de l'État et/ou de contexte sociétal critique concernant l'héritage colonial font que la charge politique demeure suffisamment diluée pour que l'objet consente au mythe : le sens se laisse déformer par un concept qui apparaît naturel, tout comme l'intention – perceptible mais

⁷⁴ Voir Marc Ferro (éd.), *Le Livre noir du colonialisme XVIe-XXIe siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont, 2003, et Benjamin Claude Brower, *A Desert Named Peace : The Violence of France's Empire in the Algerian Sahara, 1844-1902*, New York, Columbia University Press, 2009.

naturalisé. Le mythe s'affirme alors en tant que « parole dépolitisée » présentée de façon évidente et innocente. Le mythe originel de la grandeur de la France impériale fonctionne encore partiellement mais s'est également mué, de par le changement de contexte historique, en celui de la nostalgie de cette époque et de son système de valeurs. Ce mythe (ou ces mythes combinés) de la vie quotidienne au champ vaste, réconfortant et sécurisant pour le lecteur –le passant– face aux revendications mémorielles de certaines associations, devient un constat factuel et sa consommation entraîne rapidement de l'indifférence : c'est comme dirait Barthes dans *l'ordre des choses*.

La dernière catégorie est celle des personnes que nous disons « hyperconscientes ». Il est possible d'en distinguer deux branches, cette fois totalement opposées. Dans le premier cas d'hyperconscience, le nom de Bugeaud est synonyme de fierté. Fierté locale, comme à Excideuil où « les amis de Bugeaud » se sont battus pour que la statue du Maréchal initialement rapatriée d'Alger à Albertville soit érigée dans la commune dont il fut maire et député⁷⁵. Ou encore fierté nationale, où prévaut l'exaltation de l'orgueil patriotique contenu dans le concept originel. Mais surtout dans ce cas, le mythe, parole innocentée, naturelle et universelle, se désagrège lors du recouvrement de sa charge politique –la teneur historiquement et idéologiquement déterminée de l'image du monde qu'il propose. Le signifiant est perçu comme l'alibi d'une intention qui non seulement apparaît évidente mais est approuvée. Il pourrait s'agir de nostalgiques « du temps béni des colonies » (comme le chante Michel Sardou dans une autre chanson bien populaire) et de son inhérente hiérarchisation raciale et culturelle⁷⁶, du statut de la France du moment, ou de personnes convaincues de la supériorité de l'Occident et des bienfaits de la colonisation⁷⁷. La démystification jouissive du mythe, sa « repolitisation », est caractérisée ici par une adhésion qui, au sein d'un pays dont l'histoire récente est marquée par son émergence en tant que nation postcoloniale, devient revendicatrice, c'est-à-dire dénote une prise de position assumée. Cet engagement conscient est la caractéristique cruciale qui brise le mythe et différencie ces personnes de celles de la catégorie des « indifférents ».

A l'opposé radical, nous trouvons des « hyperconscientes » pour qui le sens immédiatement associé au nom propre Bugeaud est celui de la répression

⁷⁵ On mesure la distance et la différence entre la plaque de rue portant le nom de Bugeaud qui se trouve dans la capitale à deux pas de l'Arc de Triomphe et la dimension locale et régionale de la mémorialisation à Excideuil, en Dordogne.

⁷⁶ Michel Sardou, « Le temps des colonies », 1976.

⁷⁷ C'est-à-dire du rôle positif de la colonisation officialisé dans la défunte loi de 2005.

menée en Algérie par le Général. Ici, le caractère traumatique du sens accroît sa résistance au point d'empêcher sa régression en tant que forme fonctionnelle du signifiant mythique. Le mythe est là aussi déchiffré à travers la dénaturalisation du concept qui se heurte au signifiant, et l'idéologie (dévoilée) qui motive la signification est catégoriquement rejetée : la glorification de l'empire français à travers la figure d'un meurtrier emblématique d'un processus colonial fondamentalement violent, raciste et illégitime est condamnée⁷⁸. Le mythe fera alors de cette résistance le signifiant de « l'indignement anti-colonial », il signifie le refus des représentations normalisées de la culture coloniale. Cette catégorie des hyperconscients anticoloniaux est engagée dans un combat personnel ou collectif militant basé sur la reconnaissance du passé colonial et de ses crimes, ainsi que sur la dénonciation non seulement des pratiques racistes héritées de la période coloniale mais également de l'imaginaire qui continue d'affecter les Français et les originaires des anciennes colonies. A l'instar de l'action de l'association DiversCités (présidée par l'écrivain martiniquais Patrick Chamoiseau) concernant les rues de Bordeaux portant le nom d'un ancien négrier ou encore de l'indignation du président de la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme (LICRA) Alain Jakubowicz à propos du quartier de la Négresse à Biarritz, pour ces personnes, débaptiser les voies Bugeaud, Gallieni ou Lyautey s'impose ou du moins devrait être considéré⁷⁹.

Alors que la dernière rue Pétain a été débaptisée en mars 2013 (Belrain, Meuse), que faire de ces rues, écoles, places Bugeaud et autres toponymes des héros militaires de la III^e République ?

En Afrique postcoloniale, la réappropriation de l'espace, urbain en tout cas, a constitué une étape capitale du processus de (re)construction nationale,

⁷⁸ Il s'agit donc du rejet de « Cette vieille brutalité coloniale qui a fait la gloire douteuse des Bugeaud » dont parlait Sartre dans sa préface aux *Damnés de la terre* de Frantz Fanon (Jean-Paul Sartre, « Préface », dans *Les Damnés de la terre* [1961], Paris, La Découverte, 2002, p. 34).

⁷⁹ Pour ces hyperconscients, les rues Bugeaud, Gallieni ou Lyautey sont donc les « rues des salauds » pour reprendre le titre du livre d'Oscar Lambert (Paris, l'Opportun, 2013). Dans une démarche idéologiquement opposée, le maire de Béziers Robert Ménard a récemment pris une décision relevant de l'hyperconscience : la rue du 19 mars 1962, date des Accords d'Evian mettant fin à la guerre d'Algérie, a été débaptisée et renommée rue du commandant Hélie Denoix de Saint-Marc du nom d'un partisan de l'Algérie française ayant notamment participé au putsch des généraux d'avril 1961. De même, à Beaucaire, la rue du 19 mars 1962 est devenue « rue du 5 juillet 1962 » en référence non pas à l'indépendance algérienne mais au massacre qui s'est déroulé à Oran ce jour-là et qui a fait de nombreuses victimes européennes.

plus ou moins urgente d'un pays à l'autre⁸⁰. Il est évident que la nation récemment indépendante doit (ré)inventer son propre Panthéon, officiel et du quotidien, qui reflète les valeurs fondatrices du nouvel État tout en se plaçant dans la continuité de l'histoire précoloniale. Débaptiser les villes, rues et bâtiments publics nommés par les colonisateurs et leur donner le nom d'un héros de la lutte anticoloniale par exemple s'inscrit dans cette logique. Ainsi juste après l'indépendance, la commune Bugeaud près d'Annaba en Algérie, érigée en 1853 à partir d'un centre de colonisation et baptisée ainsi en l'honneur de l'ancien gouverneur général, est devenue Séraïdi du nom d'un combattant indépendantiste tué pendant le conflit franco-algérien. De même, le lycée Bugeaud d'Alger a été rebaptisé presque « naturellement » lycée Emir Abdelkader⁸¹.

Dans la France hexagonale cette nécessité de rupture ne se conçoit pas dans les mêmes termes. Si l'impératif demeure de décoloniser l'imaginaire, comme le préconisait Ngugi wa Thiong'o pour les intellectuels africains des années quatre-vingt⁸², il s'agit aussi de réinscrire la mémoire coloniale dans la mémoire collective⁸³. Cela nécessite évidemment un travail pédagogique, qui passerait avant tout par l'enseignement scolaire dans les institutions de la République. Bien que les progrès en la matière soient certains, le déchaînement d'une partie de la classe politique et des intellectuels médiatiques lors de la réforme des programmes d'histoire au collège

⁸⁰ Des traces à effacer car renvoyant au monde colonial, que Fanon décrivait comme étant figé dans son manichéisme symbolisé par la statue : « Chaque statue, celle de Faïdherbe ou de Lyautey, de Bugeaud ou du sergent Blandan, tous ces conquistadors juchés sur le sol colonial n'arrêtent pas de signifier une seule et même chose : 'Nous sommes ici par la force des baïonnettes...' » (*Les Damnés de la terre*, *op. cit.*, p. 81).

Pour autant, cette réappropriation n'est pas toujours, ou seulement parfois partiellement effectuée. Si en République démocratique du Congo Léopoldville est devenue Kinshasa, en République du Congo la capitale porte toujours le nom de Brazzaville. Il existe aussi un lycée Lyautey à Casablanca, mais il est vrai que celui-ci dépend de l'Agence pour l'enseignement français à l'étranger (Ministère des affaires étrangères et du développement international). A Madagascar, il existe un boulevard Gallieni à Tuléar et un boulevard Joffre à Toamasina, du nom du Maréchal ayant participé à la colonisation de l'île avec Gallieni.

⁸¹ Concernant la néo-toponymie post-coloniale à Alger, voir Henry S. Grabar, « Reclaiming the City : Changing Urban Meaning in Algiers after 1962 », *Cultural Geographies* 21.3, 2014, p. 389-409.

⁸² *Decolonising the Mind : The Politics of Language in African Literature*, London, Heinemann, 1986.

⁸³ C'est en fait dans le cadre des références coloniales que la question rhétorique suivante de Daniel Milo est peut-être la plus pertinente : « combien de milliers de noms 'immortalisés' par les rues de France appartiennent encore à la mémoire vivante ? » (*op. cit.*, p. 310). Nous avons mentionné dans une note précédente que la réforme des programmes d'histoire allait dans cette direction.

(printemps 2015) proposant une plus grande place à l'esclavage et au colonialisme témoigne du chemin qu'il reste à parcourir. La plaque de rue portant le nom de Bugeaud devient ainsi une opportunité. On pourrait imaginer, pour pallier « l'ignorance » de notre première catégorie, un travail sur celles portant les noms des Maréchaux Bugeaud, Gallieni, Lyautey et autres : pourquoi ne pas, par exemple, recommander d'y ajouter systématiquement, comme on le fait de manière aléatoire pour d'autres, une mention précisant la dimension coloniale qui est à l'origine de leur célébration. Dans le cas de Bugeaud, on pourrait imaginer un court libellé qui indiquerait également le titre de gouverneur général d'Algérie. Le but n'est évidemment pas d'accroître la catégorie des « indifférents » mais au contraire d'assumer pleinement une Histoire, et de fournir aux citoyens la possibilité de faire de même en informant et en suscitant de nouveaux savoirs. Ce procédé, à travers une mention factuelle et indiscutable qui ajouterait une dimension cruciale au signifiant associé, permettrait de réintégrer le colonial et sa mémoire dans le paysage culturel et dans le récit national, sans nécessairement prendre position dans les guerres mémorielles qui sont menées dans l'Hexagone. Aussi douloureuses soient-elles pour certains, les connotations de ces plaques incarnent l'entremêlement fondamental entre l'histoire républicaine et celle des conquêtes coloniales. Une telle démarche participerait de la recherche de « la voie d'une reconnaissance des histoires multiples qui ont construit la France, et des récits complexes qui trament les mémoires du passé »⁸⁴.

Reconnaître et réintégrer ce qui participe du colonial dans la toponymie est un geste qui déplairait sans nul doute aux néo-réactionnaires. Il est pourtant nécessaire à la démystification de la mémoire républicaine. Redonner à ces titres, à ces noms, c'est-à-dire au sens de ces signifiants, leur *teneur coloniale* parfois muette permet de révéler ainsi la véritable charge politique des mythes qui parsèment le territoire et le quotidien des Français. Davantage qu'une déconstruction, l'objectif serait la potentielle réappropriation du mythe associé au signifiant Bugeaud et la production d'un second degré, ou contre-mythe émancipateur⁸⁵, dont le concept serait dicté par un nouveau savoir critique et une nouvelle attitude par rapport au legs colonial. Ce contre-mythe trouverait une de ses multiples formes dans le Panthéon colonial de Montpellier qui regroupe sur quelques dizaines mètres et parallèlement les unes aux autres la rue Savorgnan de Brazza, la rue Maréchal Gallieni et surtout, dans le prolongement de la rue Albert Camus, l'*impasse Général*

⁸⁴ Benjamin Stora, « Au-delà des fractures », dans *Le Grand repli*, eds. N. Bancel, P. Blanchard, et A. Boubeker, Paris, La Découverte, 2015, p. 186.

⁸⁵ Ce que Chela Sandoval appelle « meta-ideologizing » ou « the *ideologization of ideology* » (*op. cit.*, p. 108,9).

Bugeaud. Nous nous approcherions alors d'un nouveau mythe qui toucherait cette fois à celui de l'impasse mémorielle de la France postcoloniale.

Les nouvelles générations ne chantent plus « La casquette du père Bugeaud », et bien peu de ceux qui la fredonnent encore en connaissent la référence exacte. Il n'en reste pas moins que le nom tel qu'il apparaît dans le paysage reste impliqué dans des jeux de signification qui sont tout sauf anodins.

TABLE DES MATIÈRES

Décoloniser le quotidien	7
Toponymie républicaine : Impasse Général Bugeaud	23
La Plus Petite France de Jean-Pierre Pernaut	37
Touche pas à mon chocolat ! Nègres à croquer et politiquement incorrect	49
<i>Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?</i> , comédie multiculturelle	63
Aux confins de l'imaginaire national : Pas de Charlie pour les Antilles	79
La France post-Black-Blanc-Beur : Prolongations militantes avec Lilian Thuram	95
Le <i>grantécrivain noir</i>	111
Post-scriptum	127
Bibliographie	131
Index des noms cités	145